

LE JOURNAL

DU JURA

DEPUIS 1863

Mardi 10 septembre 2024 No 211 CHF 3.80 J.A. - CH-2501 Bienne 1 ajour.ch



Essentielle cohabitation

Grand Conseil A l'initiative du député tramelot Hervé Gullotti, dont la motion avait été acceptée en mars 2023, la Journée du bilinguisme, désormais annuelle, a été mise sur pied ce lundi. On a plus ou moins joué le jeu à la tribune, mais aussi discuté difficultés de recrutement dans les soins. page 5

Du tarmac de Santiago à l'appel de la Mairie



Matthias Käser

Elections biennoises Candidate socialiste à la Mairie, Glenda Gonzalez Bassi a vu le jour il y a 56 ans dans la banlieue de Santiago, au Chili. Le coup d'Etat fomenté par le général Augusto Pinochet, suivi d'une décennie et demie de dictature militaire brutale, a poussé son père, militant de gauche, à un long exil dès 1974. «J'ai été biennoise dès que j'ai posé le pied à Bienne», confie-t-elle. pages 2 et 3

Le parking devient un espace découverte

Combe-Grède A Villeret, Grand Chasseral Tourisme va réaménager le point de départ de la randonnée en un lieu ludo-éducatif de rencontre et de sensibilisation à la nature. page 7



Matthias Käser

Vigier à l'origine de la pollution de la Suze

Péry-Bienne La fuite de mazout découverte samedi matin dans la rivière provient d'un réservoir du cimentier. La situation est désormais sous contrôle. page 6

Les comédies en star à Reconvilier

Théâtre de l'Atelier Lundi, la troupe Les Tréteaux d'Orval a dévoilé le programme de la nouvelle saison à venir. Au menu, huit spectacles, dont quatre comédies. page 9

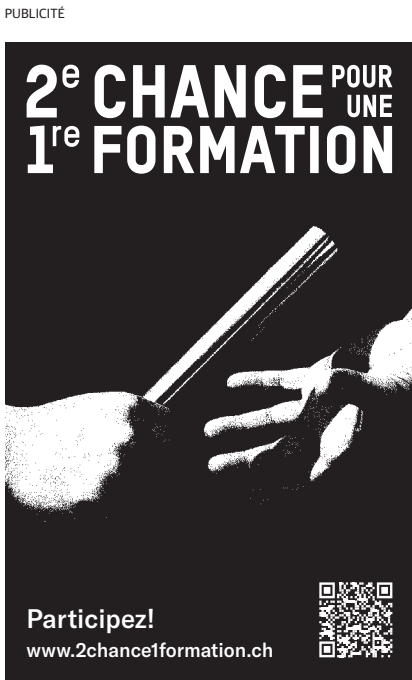


Les trialistes ont fait le show à Bévillard

Vélo-trial Dimanche, certains pilotes de classe mondiale se sont rendus au Trial Bike Park Moron. Malgré la pluie, ce n'est pas le spectacle qui a manqué, et les régionaux ont su se démarquer. page 14



Bryan Camilotto



Du Chili à la quête de la Mairie

Bienne De sa prime enfance au Chili à sa candidature à la Mairie sous l'étiquette de Bienne solidaire, la trajectoire de la socialiste Glenda Gonzalez Bassi est le récit d'une époque.

ÉLECTIONS BIENNOISES 24

Laurent Kleisl

Une fillette de 5 ans et demi s'impatiente sur le tarmac de l'aéroport de Santiago, capitale du Chili. Elle trépigne de revoir son père après trois mois d'une douloureuse séparation. En militant de l'Unité populaire, mouvement de gauche qui a porté Salvador Allende à la présidence chilienne en novembre 1970, le premier homme de sa vie se cache depuis le putsch du général Augusto Pinochet en septembre 1973. Sur le tarmac de l'aéroport de Santiago, cette journée de 1974 plie sous le poids de la dictature militaire.

Directrice de la Formation, de la culture et des sports depuis son élection au Conseil municipal de Bienne en 2020, Glenda Gonzalez Bassi (56 ans) raconte: «Mon père travaillait à temps partiel dans un hôpital tout en suivant des études d'ingénieur agronome. Dans le cadre de son cursus, il se trouvait à 800 km au sud de Santiago, pour une recherche, au moment du coup d'Etat.» Par chance, personne ne connaît le pedigree de papa Gonzalez dans ces lieux reculés. Il finit tout de même par être appréhendé.

La nécessité du secret

«Il y avait une dynamique de délation, les voisins se dénonçaient entre eux pour régler leurs comptes, et l'armée ne se souciait guère de la véracité des dires. Mon père a été arrêté pour vérification, mais comme il se trouvait très au sud, que le téléphone était encore mécanique et... qu'il n'y avait pas in-

ternet, il a été relâché.» Avec le soutien de prêtres, qui mettent en place des planques et une route sécurisée jusqu'à la capitale, il revient à Santiago, où il rejoint une des ambassades occidentales abritant des clandestins avant leur exil.

“**Mon premier souvenir de la Suisse, c'est la neige. Je n'en avais jamais vu.**”

Glenda Gonzalez Bassi
Candidate PRR à la Mairie

«Mon père a été amené à l'ambassade de Pologne, où il est resté quelques jours», reprend Glenda Gonzalez Bassi. «Cette ambassade était tellement pleine que les derniers arrivés ont été placés dans celle d'à côté.» Et les voisins sont suisses. Ainsi, il n'est pas erroné d'affirmer que la conseillère municipale biennoise a bien failli devenir... polonaise. «Absolument!» s'amuse-t-elle. D'abord réfractaire, la Confédération accepte d'accueillir 3000 réfugiés politiques chiliens sous pression des Eglises et de diverses associations. «Mon père était dans le lot, et nous l'avons suivi.»

Cette journée de 1974, le tarmac, l'absence, les retrouvailles, la préparation au grand départ également, Glenda Gon-

zalez Bassi s'en souvient aujourd'hui encore. «Notre entourage disait, à mon frère et moi, que l'on partait en vacances en Suisse, un pays qui ne signifiait rien à mes yeux. Tout le monde voulait éviter que notre départ s'ébruite et arrive aux oreilles de la junte militaire. J'étais une petite fille qui parlait beaucoup, avec n'importe qui, et il était primordial de garder le secret. Au moment où j'ai retrouvé mon père sur le tarmac, mes parents nous ont informés que nous quittions le Chili. Un enfant ne comprend pas pourquoi ses grands-parents sont si tristes, pourquoi ses oncles et tantes sont dans un tel état pour un départ en vacances.»

Du Chili, Glenda Gonzalez Bassi retient clairement les «œufs à la coque que me servait ma grand-mère sur une balancelle». Le solde se décrit en bribes. «Comme tout un chacun, ce sont des souvenirs partiels, souvent construits sur ce qu'on m'a raconté et sur des photos. Mon premier souvenir de la Suisse, c'est la neige. Je n'en avais jamais vu.»

Les langues en immersion

Elle découvre la douce Helvétie à Erlenbach, dans le Simmental. Pendant quelques mois, les quatre membres de sa famille sont logés à l'hôtel Alpina, avant d'être attribués à Bienne et d'occuper, quelques semaines, une chambre à l'hôtel de la Croix-Bleu, place Centale. Une pièce pour quatre, en plein hiver seelandais. «Au Chili, on vit dehors», observe-t-elle. «On arrive dans une ville différente, dans un espace très restreint. On était beaucoup à l'intérieur, c'était nouveau pour moi. Je passais des heures à jouer aux échecs et à lire des bouquins, mais le plus important était d'avoir retrouvé mon père.»

Un premier appartement à Mâche puis les Gonzalez trouvent leur chez-eux, à la Mine d'Or, «où nous avons vécu 20 ans». «Dans ce quartier, il y avait plein d'enfants italo-phones et hispanophones. Avant d'être intégrée à l'école enfantine, j'ai rapidement appris l'italien. Quelques mois m'ont ensuite suffi pour maîtriser le français. Par immersion, les enfants acquièrent énormément de choses.»

L'école? Le temps de l'ennui pour la petite Glenda. Au Chili, à 4 ans déjà, elle avait commencé à apprivoiser la lecture. «A Bienne, j'ai dû re-



Glenda Gonzalez Bassi dans son bureau, au 16e étage de la tour du Palais des Congrès, à Bienne.

commencer le cycle scolaire à l'école enfantine. J'ai dû réapprendre à écrire. On corrigeait ma calligraphie, parce qu'on ne fait pas les majuscules de la même façon en Suisse qu'au Chili. J'étais assez démotivée, mais j'ai toujours été très curieuse. Tout m'intéresse, surtout les branches les moins scolaires comme la géographie, l'histoire, la biologie.»

Conscientisation politique

Plus tard, Glenda Gonzalez Bassi suit le cursus de sciences économiques prodigué par l'Université de Neuchâtel. Pourtant, elle se projetait à Genève, étudiant la biologie génétique, «mais j'avais un amoureux à Bienne», sourit-elle. «Les sciences éco, c'était un choix pragmatique et intéressant, cette formation offrant un tronc commun avec la sociologie, les sciences sociales et politiques.» Elle poursuit: «Pendant mes études, j'ai très tôt eu des velléités d'indépendance. Je vivais avec peu, en

colocation; je travaillais, je donnais des cours.»

Fervente habituée de la Coupole, du Sonderbar et des établissements de la rue Centrale, la jeune femme construit sa personnalité politique au cœur de la vie culturelle biennoise. «Je me suis beaucoup politisée et conscientisée dans ces activités dites de loisirs. Comprendre le fonctionnement et les enjeux de la société, quelle place donner aux jeunes, je passais des heures à refaire le monde au Cardinal.» Son appétit insatiable de comprendre l'univers humain la pousse au voyage. «J'ai failli partir quelques années pour étudier, mais je suis une grande romantique et l'amour m'a rattrapée.» Nouveau sourire. Celui-là, c'est le bon.

Ses périple répondent à une envie, celle de découvrir l'Europe et le continent sud-américain. Le Chili, elle se l'était approprié avec son frère et sa mère – «Des liens forts, dit-elle» –, mais sans son père, ré-

fugé privé de sa patrie. «On s'est construit dans deux cultures, forcément avec une conscience très présente de l'expérience de l'Unité populaire, mais aussi de ce qu'il peut arriver dans les régimes totalitaires. J'ai été très tôt sensibilisée à ces questions.»

Son père attendra 1993, trois ans après la chute d'Augusto Pinochet, pour revoir le tarmac de Santiago et pour s'installer dans un pays qu'il n'aurait jamais dû quitter. Définitivement. «A leur arrivée en Suisse, mes parents pensaient rester deux ou trois ans...» glisse-t-elle.

Conseillère de ville de 2014 à 2020, année de son élection au Municipal, la socialiste, mère de trois jeunes hommes adultes, incarne un carrefour vivant, où s'entrelacent les expériences. «J'ai été biennoise dès que j'ai posé le pied à Bienne et je porte en moi une origine chilienne. Je suis un peu à l'image de ce qu'est la société aujourd'hui.»

La question qui dérange

Votre mari, Frank Bassi, a été élu président du comité régional de la SSR Berne. En qualité de directrice de la Culture, peut-être de maire, n'y voyez-vous pas un conflit d'intérêts?

Dans quel sens? Je ne vois pas où? Au contraire, c'est cohérent. Le comité de la SSR Berne défend les intérêts du public télévisuel et radiophonique francophone. Et je ne me cache pas d'également promouvoir les intérêts des francophones de Bienne. Je siège au

Forum du bilinguisme, je m'engage pour le bilinguisme. Cela n'a rien à voir avec le milieu de la télévision et de la radio. Parfois, il m'arrive d'être en désaccord avec certaines décisions du Canton de Berne dans certains dossiers. Le domaine de la SSR Berne est un domaine que je ne touche pas du tout. Mon mari enseigne au Gymnase de Bienne et du Jura bernois, institution cantonale, alors que je suis directrice de la Formation, y voyez-vous un conflit d'intérêt?

Ses trois thèmes phares

Francophones et bilinguisme

Sa définition du bilinguisme. «C'est la présence de deux communautés linguistiques qui se côtoient, qui collaborent, qui travaillent et vivent ensemble. Mais surtout, ces deux communautés sont ouvertes l'une à l'autre. Si l'on est exclusivement francophone ou germanophone, très vite, dans la vie quotidienne, on développe des stratégies pour s'adapter. Le bilinguisme, c'est cette flexibilité et à Bienne, c'est assez unique. Cela nous oblige à avoir une ouverture sur l'autre, à être plus tolérant.»

Une seule école 100% bilingue. «Ce ne serait pas un rêve! A Bienne, certaines personnes sont vraiment francophones ou vraiment germanophones. Elles tiennent à leur langue ainsi qu'à leur culture. Lorsqu'on inscrit un enfant francophone à l'école en allemand, tout le système de références culturelles de cet enfant va être germanophone. Bienne a créé la filière bilingue, mais ce projet est encore sous la responsabilité du Canton. Dans deux ans, c'est

lui qui déterminera si on élargit ou non, mais il est utopique d'imaginer un élargissement à l'ensemble de la ville. L'attachement au système de références culturelles par communauté linguistique est très fort et va au-delà de la langue. L'opportunité d'apprendre l'autre langue est parfois perçue comme moindre par rapport à la perte de ces références propres. Je m'engage clairement pour la filière bilingue, je m'engage aussi pour que l'on cherche d'autres chemins pour favoriser le bilinguisme, comme la mise en présence des élèves des deux communautés, par exemple, dans toutes les entités et structures parascolaires.»

La rareté des cadres francophones dans l'administration. «Dans ce domaine, il y a un effort indéniable à faire. C'est un gros chantier, en particulier dans les conseils d'administration des sociétés publiques, où il existe également un problème de représentation des genres.»

Attractivité et dynamisme

Bienne en croissance. «Des gens s'installent à Bienne, des entreprises également. Quand une entreprise ferme, ce n'est pas forcément lié à l'attractivité de la ville, c'est souvent qu'elles ne répondent plus aux attentes du marché. Bienne est très attractive! L'année dernière, la croissance démographique a été de 1,1%, soit plus de 550 personnes. Grâce à ces arrivées, la fiscalité des personnes physiques a progressé de 2 millions. Cela représente une certaine capacité fiscale. Qui s'implante à Bienne? Des jeunes familles, des gens qualifiés, qui viennent par choix conscient, pour la qualité de vie. Et avec une quotité d'impôt de 1.63, Bienne est en dessous de la médiane cantonale. La fiscalité qui est lourde, c'est celle du Canton.»

Les vitrines vides du centre-ville. «Les loyers, très élevés en centre-ville, empêchent l'accès à certains locaux à des gens qui aimeraient initier des projets. Qui a les reins assez solides pour assumer de telles locations, à part les grands magasins? Quel est l'intérêt pour certaines enseignes de s'implanter au centre-

ville alors qu'elles peuvent réaliser une grande partie de leur chiffre d'affaires grâce à la vente en ligne? Par contre, je récusé le fait que le centre-ville ne soit pas attractif pour les commerçants. A la rue Centrale, il y a de plus en plus de petites boutiques à l'offre exclusive qui se développent et qui tiennent bien. C'est une dynamique différente de la rue de Nidau.»

L'initiative «Parkings couverts». «La première heure de parking gratuite proposée par la droite et les milieux économiques? Pourquoi cela n'a pas été proposé avant? Reste que la proposition n'est pas inintéressante. Il faut l'examiner, voir ce que cela rapporte, quels sont les effets. Si je suis la première à signer pour qu'on occupe ces parkings qui nous coûtent énormément et qui ne sont remplis qu'à 30%, je doute un peu de l'effet de la mesure sur l'attractivité du centre-ville, qui n'est à mon sens pas liée à l'accès facilité pour les transports individuels motorisés. Moins il y a de voitures qui circulent au centre-ville, plus son attractivité peut se développer.»

Le développement de la ville

L'image de Bienne. «Notre développement passe par une prise de conscience de la valeur de notre ville, qui est belle, attractive et possède un immense potentiel. On est toujours en train de s'autoflageller alors qu'on devrait soigner notre image. La topographie, longitudinale, de Bienne est idéale pour densifier et développer la ville de l'intérieur de manière équilibrée, qualitativement pour la population.»

Mobilité et circulation. «La jonction autoroutière et le contournement ont beaucoup désengorgé la ville. Il faut prioriser un axe est-ouest, un axe nord-sud, favoriser la mobilité douce ainsi que les transports publics et amener uni-

quement le trafic individuel motorisé dans les secteurs nécessaires afin d'éviter le transit dans les quartiers. Il faut également, et je parle en tant que cycliste, repenser notre système de pistes cyclables. Il reste trop de ronds-points dangereux et la séparation avec les vélos n'est pas assez nette. On ne sécurise pas assez les cyclistes - les enfants, les jeunes et les personnes âgées, qui sont de plus en plus nombreuses à pédaler. On doit tenir compte de l'évolution démographique, de l'utilisation de l'espace public par cette population et adapter notre système de circulation.»

La gratuité des transports publics. «Il faut favoriser les trans-

ports publics pour la population qui en a le plus besoin, comme les écoliers et les personnes âgées, en particulier celles qui bénéficient de prestations complémentaires - la mobilité est l'un des facteurs primordiaux pour l'autonomie. Je suis pour offrir des conditions avantageuses à ces publics-là. Le système Libero, en vigueur à Bienne, implique toutefois que tout ce qui est mis dans la balance pour alléger le prix des transports publics doit être compensé par la Ville. Est-ce une prestation que l'on veut financer? Quels sont les avantages par rapport aux inconvénients, qui sont purement financiers? La question est évidemment sociale et politique.

Info+: Ce mardi 10 septembre, les deux candidates annoncées à la Mairie de Bienne, Natasha Pittet (PRR) et Glenda Gonzalez Bassi (PSR), seront confrontées lors d'un **débat exceptionnel** au Communication Center, place Robert-Walser 7. Ouverture des portes à 18h15, début de l'échange à 19h, suivi d'un apéritif. Entrée gratuite, places limitées. A suivre en direct sur RJB.



David Torres